

AVANT-PROPOS

OÙ L'ON SAURA QUE L'IMPOSTURE
SUSCITE L'ENQUÊTE

Vous avez déjà lu des romans policiers et vous avez joui d'un **indescriptible plaisir** ? Il vous est **arrivé de mentir**, de déformer **insensiblement** quelques circonstances de votre existence – même si c'est sans grande **importance**, dites-vous ? Vous vous êtes **laissé aller**, l'éclair d'un **instant**, à vous prendre pour un autre ? Vous avez eu la tentation de tricher aux cartes ou à un autre **jeu** ? Vous avez failli **dissimuler** quelque chose à votre **psychanalyste** ? Ne pas dire toute la **vérité** à un ami ? Vous voudriez **savoir** pourquoi ? Ce livre est peut-être pour vous.

Il ne parlera **pourtant** de vous qu'**indirectement**. Parce qu'il parlera d'abord de littérature. Mais pas **n'importe comment** ni de **n'importe laquelle**. Il voudrait vous entretenir de celle qui mène en bateau, qui embobeline, qui donne le change. Celle qui agace aussi, parce qu'elle vous dit ceci et fera cela, parce qu'elle n'a **aucune** considération pour la **vérité**, la **loyauté** et la **courtoisie**. Charmante compagnie, **soupirez-vous**. Mais, avouez-le, vous appréciez ce tête-à-tête **indécent**, ces **indélicatesses fourbes**, ces **manières familières** de vous soumettre des cas de **conscience** et des **casse-tête**, et peut-être aussi sa façon **inégalée** de se payer votre tête.

Tout cela porte un nom qu'il faudra **définir** un peu mieux : l'imposture. Tout cela a un contre-coup : l'enquête. Goût de l'imposture, **désir d'enquête** : c'est cette **juxtaposition** qui est sur la sellette, c'est elle qui convoque les deux exigences qui nous **requièrent**. Nous déroulerons leurs rencontres, nous inventorierons les moments où elles **pactisent**, s'embrassent, se

chamaillent, se **tournent le dos**. Nous voilà à la confluence de deux chemins. Arpentons le premier et voyons ce qu'il advient au **croisement avec le second**.

Quiconque **commence** à écrire sur l'imposture, écrit avec le mot *imposture*. Et déjà, là, les **ennuis commencent**. Avec un *hic*, d'ordre **linguistique**, mais qui a toutes les **chances** d'être le signe de **contrariétés d'une tout autre envergure**. Cette difficulté, il y a tout lieu non de la **gommer**, mais de **s'en étonner** et de la regarder droit dans les yeux. Car quand j'écris avec le mot *imposture*, j'écris avec une grammaire **singulièrement appauvrie**, émoussée, étriquée. Essayez, vous le constaterez vite, au **détour des premières phrases** : quel **adjectif employer** pour parler des **propriétés liées** à l'imposture ? Quel **verbe solliciter** pour désigner l'action qu'est l'imposture ? **Impostant**, **imposter** ? La langue n'est pas commode ici, elle se **rebiffe** et me refuse ces **possibilités**. L'imposture est **garrottée** par la nomination ; elle ne **dispose**, pour se dire, pour **déployer** ses agilités, ses **manèges**, ses **feux d'artifice**, que de deux substantifs uniques, **imposture** et **imposteur**. J'entends d'ailleurs les **féministes** qui protestent et je relaye leur **indignation** : l'« **imposteuse** », elle non plus, n'a pas fait son entrée sous la Coupole. Quoi que vous **fassiez**, la **langue s'obstine** : **d'imposture** à **imposteur**, vous ne pourrez **parler** avec ces mots que d'une attitude ou d'un **acteur**. **Grammaticalement**, l'imposture n'a pas le droit d'être une **qualité**, un **attribut**, un **procès** qu'on réalise. Elle est **statique**. C'est une **pose**. Peut-être une **posture**.

Vous qui, **comme moi**, avez fait ce **constat**, vous qui, **comme moi**, sentez **confusément** qu'il y a là **quelque chose** à creuser, vous avez **envie** de jeter un **œil philologique** par-dessus les siècles. Vous le faites et vous découvrez qu'**étymologiquement** *imposture* n'a **aucun lien** de parenté, pas même un vague **cousinage** ou une **quelconque alliance bâtarde**, avec la posture ou la **négation** par le préfixe privatif *in-* d'une posture. **Déception** : ce nom sans **possibilité verbale** ou **adjectivale**, ce nom qui paraissait se **concentrer** sur une posture, n'en est une qu'en faisant violence à son **étymologie**. Voilà qui trahit, linguistiquement, ce qu'est **fondamentalement l'imposture** : une posture

usurpée, une attitude plus souvent subie que choisie, un carcan, une camisole de force.

Obscurément cependant, tout le monde voit bien de quoi il retourne. Notre œillade étymologique nous rappelle que tout commence **quand même** par un verbe, *imponere* : abuser quelqu'un, en imposer. Une affaire musclée donc, de confrontation et d'hostilités pour un pouvoir, une autorité. Littré précise : action de tromper, d'en imposer ; ce que l'on impute faussement à quelqu'un dans le dessein de lui nuire ; action délibérée de se faire passer pour ce qu'on n'est pas ou de faire passer une chose pour ce qu'elle n'est pas ; hypocrisie, tromperie dans les mœurs, dans la conduite ; illusion, en bonne ou en mauvaise part. Vous êtes servi. L'imposture a l'esprit large. Rien de bien avantageux là-dedans, dans ce qui tient du mensonge pour l'autre ou pour soi, qui souille la vérité, qui n'est pas à sa place et qui, de ce fait, importune. Vous le saviez, peut-être inconsciemment. Maintenant il y a des mots dessus. Vous êtes averti.

Mais après tout, l'imposteur est-il beaucoup plus coupable que sa victime ? Lui est charlatan ; elle est crédule. Lui n'existe que dans la relation qui le lie à celui qui le croit ou qui ferme les yeux. Et le trompé peut accepter de l'être. Pourquoi ? Parce que l'imposture aveugle autant qu'elle captive. Certes celui qu'on filoute peut encore s'interroger, enquêter sur ce qui lui paraît frelaté (voilà l'intersection des deux chemins qui se dessine), jusqu'à, parfois, entrer dans la danse des conspirations. L'imposture n'existe pas sans un vis-à-vis ; elle est par nature relationnelle. Ce n'est jamais l'affaire d'un seul homme. Au-delà des risques qu'elle encourt, de ses faux pas et de ses déconvenues, pour exister comme imposture elle a besoin de la reconnaissance d'autrui. C'est à la fois une conduite de discrétion et de théâtralisation. Il faut, du moins quand elle pénètre dans la littérature et qu'elle veut être lue comme imposture, que le camouflage soit, d'une manière ou d'une autre, déshabillé, ou au moins soupçonné. La question pour les œuvres, qui conditionne des modalités spécifiques de maniement du langage, de relation à l'autre et au lecteur, est donc celle de trouver comment dire ce qui doit être tu.

Que faire alors de l'imposture ? La reléguer dans les marges des comportements déviants, du côté de la malhonnêteté ?

L'inscrire au tableau des vices réprouvés ? Mais n'y a-t-il pas une forme de contresens dans tout opprobre jeté à la va-vite ? Ne risque-t-on d'être aveugle face à sa puissance perturbatrice des assises de l'être et du monde ? Car le rêve de l'imposteur, qui est d'occuper une place qui n'est pas la sienne, est aussi d'intégrer un cercle où il n'est pas le bienvenu ou de braver les valeurs du cénacle qu'il enjôle, révélant un univers de faux-semblants. Avec tout ça, l'imposture prend parfois la forme moins attendue du sentiment d'être un imposteur, de mentir, de jouer un rôle, de ne pas être à sa place¹. Vous ne pouvez donc pas la condamner unanimement. Ce serait abusif et injuste. Reconnaissez qu'elle peut être une maladie, une infortune, une crânerie, une chimère, un héroïsme et une vertu. Qu'elle exerce un jugement critique, sur fond de défiance et de non-adhésion au monde. C'est assurément pour toutes ces raisons, les bonnes et les moins bonnes, qu'elle a envoûté la littérature.

L'imposture a donc un caractère ambivalent – ce n'est pas le moindre de ses appâts. Dévalorisés socialement, les imposteurs sont parfois réhabilités par les œuvres qui voudraient bien qu'on les regarde un peu autrement, avec effroi certes mais aussi de temps en temps avec un peu plus de bienveillance – nous leur devons bien ça –, en nous attendrissant sur leur sort, pourquoi pas en nous attachant et en nous identifiant à eux. Or la littérature ment comme un arracheur de dents – je ne vous apprends rien. Elle hésite entre rêve de transparence et roublardise. C'est un fait avéré depuis longtemps. Un vieux constat, qui fut d'abord posé – avec un peu de partialité il est vrai – par Platon. On peut se demander si ce n'est pas pour cette raison que les personnages de fiction sont volontiers des mythomanes en tout genre, des usurpateurs de tous bords, des imposteurs de tout acabit. Ceux-ci nous charment et charment les écrivains par leur rapport décalé au monde et à l'autre, un rapport aventureux et complexe – gageons que nous y puisons

1. Voir Belinda Cannone, *Le Sentiment d'imposture*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 2009 [2005].

notre dose de romanesque. Tout aussi symptomatiquement, on est frappé de constater que certaines tentatives de réfléchir sur la littérature ont adopté des fieffés menteurs pour personnifier, incarner ou approcher le fait littéraire. Voyez Blanchot avec Ulysse, Starobinski avec Hermès ou Romain Gary avec Sganarelle². N'est-ce pas le signe d'une complicité de la littérature avec eux, qui n'est parfois avouée qu'à demi-mot ?

La part prise par l'imposture dans les œuvres a cependant subi, au cours des siècles, des variations³. Commençons en pleine guerre de Troie pour voir ce qui s'y passe. En nous préoccupant de l'un des premiers héros de notre littérature, Ulysse. Quand il n'est pas en train de passer par le fil de son épée ses valeureux ennemis, de palabrer ou d'invectiver copieusement de sérieux belligérants, que fait-il ? Il leur donne le change, il les échaude, il les berne. Voilà qui détonne en regard des héros plus convenables que sont Hercule et Achille, ces individus qui couplent valeur morale et force physique, qui se donnent comme des personnes à peu près fréquentables, parce que fiables et honnêtes. L'homme aux mille ruses, comme on l'appelle, lui, dissimule son intériorité, use et abuse d'une qualité révolutionnaire pour l'époque, la *mêtis*, l'« intelligence rusée ». Il a le verbe haut, Ulysse, et bien de la répartie. Voyez-le qui, tout à fait inspiré, lance à Polyphème que son nom est « Personne », ce qui empêchera le cyclope de trouver des subsides quand, son œil – hélas unique – crevé, il appellera à l'aide et divulguera le nom de son assaillant. Dès le départ, c'est en recouvrant une identité problématique, celle de « personne », en radiant sa propre identité et son nom, en se faisant imposteur et menteur, qu'Ulysse décuple les pouvoirs du verbe. N'allons pas trop vite en besogne cependant : à son crédit, l'homme aux

2. Maurice Blanchot, *Le Livre à venir*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1986 [1959], p. 9-18 ; Jean Starobinski, *L'Œil vivant II. La relation critique*, Paris, Gallimard, « Le Chemin », 1970, p. 29 ; Romain Gary, *Pour Sganarelle*, Paris, Gallimard, « Folio », 2003 [1965].

3. Voir *L'Imposture dans la littérature*, Arlette Bouloumié (dir.), Angers, Presses de l'Université d'Angers, « Recherches sur l'imaginaire », 2011, et *Imposture et fiction dans les récits d'Ancien Régime*, Nathalie Kremer, Jean-Paul Sermain, Yen-Mai Tran-Gervat (dir.), Paris, Hermann, 2016. Voir aussi les textes réunis en 2011 par Jean-Christophe Delmeule dans la revue en ligne *La Tortue verte*. Plus largement, voir *Figures de l'imposture. Entre philosophie, littérature et sciences*, Jean-Charles Darmon (dir.), Paris, Éditions Desjonquères, « L'esprit des lettres », 2013.

mille tours – tel est aussi son sobriquet – fait quand même voisiner la tromperie avec des objectifs nobles, ce qui interdit l'imposture d'être blâmée moralement. D'autant que si Ulysse se pique de mots pour parvenir à ses fins, il reste digne de son statut de patriarche des poètes parce qu'il est aussi un conteur tout à fait estimable et franc. Quand il prend la parole pour relater son passé, plus de fourberies qui tiennent. Son récit est désencrassé des tours et combines qu'il affectionne ailleurs. Homère dissocie ainsi la parole littéraire et la parole rusée de manière explicite tout en les associant plus souterrainement, comme pour ne pas donner d'eau au moulin du futur Platon.

Le thème de l'imposture a encore connu de belles heures durant le Moyen Âge (voyez notre ami Renart), le XVI^e siècle (voyez Panurge) et la période baroque. Si le classicisme remet un peu d'ordre dans tout ça, c'est au XVIII^e siècle que les choses changent avec le rationalisme des Lumières qui fait confiance à l'homme et à la littérature. Mais tout le monde n'est pas logé à la même enseigne, en particulier ce genre nouveau et populaire, qui a mauvaise presse, et qui s'appelle le roman, s'acquaintant avec des individus qui, socialement, ne correspondent pas vraiment au modèle de l'honnête homme qui avait prédominé jusque lors. C'est là que les imposteurs fleurissent. Plus largement, les textes des Lumières témoignent d'un attrait pour l'imposture, avec les mystifications de Diderot, ses narrateurs désinvoltes et peu fiables comme ceux de Sterne, les grands textes sur la mauvaise foi que sont *Les Liaisons dangereuses* de Laclos ou *Le Paysan parvenu* de Marivaux. Ce dernier est particulièrement emblématique : Jacob est l'imposteur par excellence, le génie usurpateur de mauvaise foi qui s'invente une identité pour progresser socialement⁴. En tout état de cause, ces textes mettent en question la vérité, la certitude, multiplient les farces et les traquenards, empêchent le lecteur de s'installer confortablement dans la fiction et de lui prêter foi. Contrairement aux ruses d'Ulysse, c'est désormais à l'intérieur du langage

4. C'est ce qui amenait Fabrice Wilhelm à constater l'émergence d'une figure positive, voire sympathique, de l'imposteur au XIX^e siècle, liée au développement du principe d'égalité, et qu'on retrouvera encore sous la plume de Cocteau avec son *Thomas l'imposteur (L'Envie. Une passion démocratique au XIX^e siècle)*, Paris, Presses universitaires de la Sorbonne, « Lettres françaises », 2013).

littéraire que la tromperie a élu domicile – et, comme Dame Belette dans le terrier de Janot Lapin, on aura bien du mal à l'en déloger.

Doit-on alors postuler que la littérature a quelque chose à voir avec l'imposture ? Que le geste d'écrire et la fiction ont quelques affinités avec elle ? Revenons à ce que suppose l'imposture : faire exister ce qui n'existe pas, montrer ce qu'on n'a pas, donner ce qu'on ne possède pas, ne pas être qui on est. N'est-ce pas le propre de la littérature ? Car si on veut bien accepter de la définir – même si c'est perdu d'avance –, elle peut être saisie comme différence permanente, entretien d'un écart, avec elle-même, avec le langage, avec le sujet, avec le réel. Aussi les œuvres trouvent-elles dans l'imposture une manière forte de mettre en scène, de creuser ou de questionner cette divergence⁵.

Nous voilà donc au bout du premier chemin, celui de l'imposture, parvenus à la fourche d'où nous pouvons contempler l'autre branche du croisement, celle de l'enquête. Car ces enchevêtrements de mensonges dans l'imposture, ce jeu de saute-mouton où les places s'échangent, sont pour nous des énigmes. Dès qu'il y a tentation de l'imposture, c'est le désir d'enquête qui pointe le bout de son nez. Mais celui-ci n'est jamais isolé puisque vous, consciencieux lecteur, vous ne vous en satisfaites qu'à moitié. Consentez-y, vous êtes sur le point de redoubler cette enquête par la vôtre où, nécessairement, je le sais, vous vous interrogerez sur votre capacité à déchiffrer le monde et l'identité de ces autres qui vous entourent. Tentation de l'imposture, désir d'enquête : ce couple vous va à ravir.

C'est pour cela que j'ai pris le parti de l'enquête pour cerner ce trouble de l'identité qu'est l'imposture, que j'ai mandé le détective pour talonner l'imposteur mais aussi pour être l'imposteur. Et j'appelle ici à témoigner le clairvoyant Jean Starobinski qui, dans le but de cerner la posture du critique

5. Il ne s'agira pas de se pencher sur les cas concrets d'imposture ou de mystification chez les écrivains. Sur cette question, voir Jean-François Jeandillou, *Esthétique de la mystification. Tactique et stratégie littéraires*, Paris, Minuit, « Propositions », 1994.

littéraire, convoque « Hermès, conducteur des âmes, patron des interprètes, de l'herméneutique et des voleurs⁶ ». Pour quelle raison ? Parce qu'il ouvre les tombes, exhume les morts, les secrets de famille, entrouvre les ténèbres, rapporte les énigmes et autres charades. Mais il faudrait insister davantage sur le motif du brigand, du sournois, de l'imposteur qu'est Hermès. Je voudrais introniser plus explicitement le grand mandarin des voleurs en capitaine des interprètes. Car si l'imposture déchaîne l'enquête, le mythomane est aussi le détective, le fin limier, farfouillant dans les cachettes, épluchant les savoirs des uns et des autres, pour amorcer la ruse, la faire durer et, parfois, égarer le sens. Il suffit d'ailleurs de se rappeler que l'herméneutique, définie comme l'art d'interpréter, tire son nom d'Hermès lui-même, le messager des dieux et l'interprète de leurs ordres. Mais aussi qu'*hermétique*, c'est-à-dire ce qui est difficile à déchiffrer, a la même origine. Hermès a l'esprit de contradiction ; il est parmi nous : la friponnerie n'est autre qu'une affaire d'herméneutique⁷.

6. Jean Starobinski, *L'Œil vivant II. La relation critique*, op. cit., p. 29.

7. Cet essai est le troisième volet d'une exploration des relations tumultueuses de la littérature avec l'authenticité et le sens. Sans y renvoyer explicitement, il reprend parfois et développe autrement certaines analyses d'*En toute mauvaise foi* (Paris, Minuit, « Paradoxe », 2015) et *Qui a peur de l'imitation ?* (Paris, Minuit, « Paradoxe », 2017).